

ROMAN

# Ainsi parlait Sollers...

Et si « Une vie divine » était le bréviaire (plutôt efficace) d'un « bonheur bref, soudain, sans merci » ?

PAR JEAN-PAUL ENTHOVEN

Dès qu'il se lance d'un pas allègre à la conquête de nouvelles sensations, Philippe Sollers, cet Ulysse bordelais, se choisit d'ordinaire un excellent compagnon de voyage. Vivant Denon, Mozart, Casanova, Voltaire furent ainsi de ses précédentes odyssées. Comme des équipiers ? Disons, plus exactement, comme des tuteurs autour desquels le romancier s'enroulait, tel un lierre, afin de suggérer - puis d'insinuer, puis de clamer, puis de hurler - sa vision d'un monde enjoué, vénitien, léger, vivant. Cette fois, l'équipier-tuteur en impose : c'est un génie fragile, moustachu, marcheur, danseur mental, sain d'esprit jusqu'au jour fatal où, à Turin, il perdit



Philippe Sollers chez Gallimard, rue Sébastien-Bottin

la raison en se prenant pour un cheval. A quoi bon, d'ailleurs, dissimuler son nom (**Nietzsche**), puisque, depuis la sortie de cette « Vie divine », Sollers ne cesse de le brandir, ici ou là, comme un

totem indispensable par temps de « France moisie ». Je l'ai même aperçu, à la télévision, s'en entretenant avec une princesse de Monaco - qui, du coup, sembla fort intriguée par ce germanique peuple d'envergure.

Donc Nietzsche ? Eh oui ! Avec tout le tintouin d'usage : Zarathoustra, la moraline, la mort de Dieu, le surhomme, l'Engadine, l'Antéchrist, le Gai Savoir, la Grande Santé, l'Aurore, le Crépuscule... **Pourtant, le nietzschéisme sollersien est infiniment plus subtil et charmeur qu'une pesante leçon de métaphysique. Et c'est avec grâce, par touches précises, par dosage musical, qu'il nietzschéise - comme on vocalise - son propos.** Le narrateur de ce livre se contente alors de penser à « M. N » (Mister Néant ? Comme Ulysse, dont le nom est Personne...), à ses trouvailles sublimes, à sa vie douloureuse, tandis qu'il folâtre entre une Ludivine et une Nelly. La première : fric, fashion, long-courriers, hôtel de luxe. La seconde : une « *carmélite mystique* » et spécialiste des « *séances de temps* » au cours desquelles le narrateur la fait jouir tandis qu'elle lit à voix haute des pages de Madame Guyon ou de saint Augustin.

**Tsunami plus clavecin bien tempéré.** En vérité, cette mise en scène n'est pas anecdotique car ce que Sollers veut montrer, c'est la possibilité d'une « Vie divine », là, tout de suite, pour qui sait entendre l'écho de ce que l'oreille de « M. N » a entendu. Guerre à la mélancolie ! A toutes les salades oedipiennes ! **Guerre au XIXe siècle qui a cru terrasser le pauvre Nietzsche ! Guerre à l'esprit de sérieux, à la graisse de l'âme, à la lenteur, à la publicité, au romantisme aux semelles de plomb ! Guerre au mauvais goût et aux caméras qui filment tout ! Et vive l'esprit prompt, le sud, la rapidité, le clair sommeil, les notes distinctes, le XVIIIe, le secret ! Là, dans ce paysage balisé par son bon plaisir, Sollers s'ébat comme un pur-sang au pré : cet écrivain, même s'il agace, n'a pas son pareil pour dire la joie de vivre parmi les couleurs, les sons et les sens. En plus, comme il est très intelligent, il augmente chaque perception d'une nuance cérébrale que, pour ma part, je déguste calmement.** Sollers-romancier, c'est l'anti-Houellebecq absolu - même si le Sollers-chroniqueur avait défendu ce « surhomme des classes moyennes », champion du nihilisme et des passions tristes. On pourrait exiger plus de cohérence ? Oui, on pourrait...

Bien entendu, cette « Vie divine » passe en revue toutes les questions du jour : les femmes (joli portrait de Lou - guère divine - Andreas Salomé en super-hystérique), la famille (pauvre « M. N », entre sa soeur nazie et sa mère stupide), la religion (le cardinal Sollers vote Benoît XVI puisque celui-ci joue du Mozart avant de se coucher), **la science du baiser, le sexe (« Nelly : très frigide avant**

*moi. Précise depuis* », écrit-il sans se moucher du coude...). Un roman de Sollers, c'est une sorte de journal télévisé avec bande-son décalée : tsunami plus clavecin bien tempéré ; terrorisme plus philosophie dans le boudoir ; ontologie plus l'humour qui « *ruse, abuse, fuse, méduse* ». Le tragique samplé *allegro vivace* ? Rien de moins. Avec, en prime, cette audace : puisque Nietzsche est le seul rival de Jésus, et puisqu'il est mort sur sa croix de démente sans avoir inspiré quelques évangélistes, il se propose, lui, Philippe, pour porter jusqu'au coeur du spectaculaire intégré l'Evangile de son Supplicié - qui ressemble, au fond, au livre qu'on tient en main. Franchement, c'est assez gonflé. D'autant que Sollers propose de dater sa nouvelle ère de ce fameux jour de juillet 1881 où « M. N » eut, « *à six mille pieds au-dessus de la mer et bien plus haut que toutes les choses humaines* », la Révélation de son « Eternel Retour ». A ne pas confondre, bien sûr, avec l'éternité maussade, schopenhauerienne et clonée du gourou Houellebecq...

On l'aura peut-être compris : ce roman est globalement dingo, quoique localement épatant. Je laisserai volontiers au nouvel évangéliste ses pitreries de conférencier, sa poétique de la palinodie, ses excès paranoïdes, ses coups de bonneteau, ses enthousiasmes convenus - et on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il faut être un peu désespéré pour faire ainsi, comme Sollers, l'éloge de la joie. Mais penchez-vous sur le coeur de ce livre. Sur ses pages magnifiques où il décrit quelques instants intenses (le réveil, la faim, une peau, des lèvres...). Et vous vous aviserez sans peine qu'un souffle superbement dionysiaque gonfle cette prose sèche et vibrante. Avec cette « Vie divine », Sollers est au sommet de son talent et de sa charmante loufoquerie. Un pas de plus, et il tombera de haut. Mais qui jurerait, au final, que cet homme ne sait pas voler ?

« Une vie divine », de Philippe Sollers (Gallimard, 528 pages).

© le point 19/01/06 - N°1740 - Page 88 - 905 mots

« *Soulignement* » couleur de V.K.